

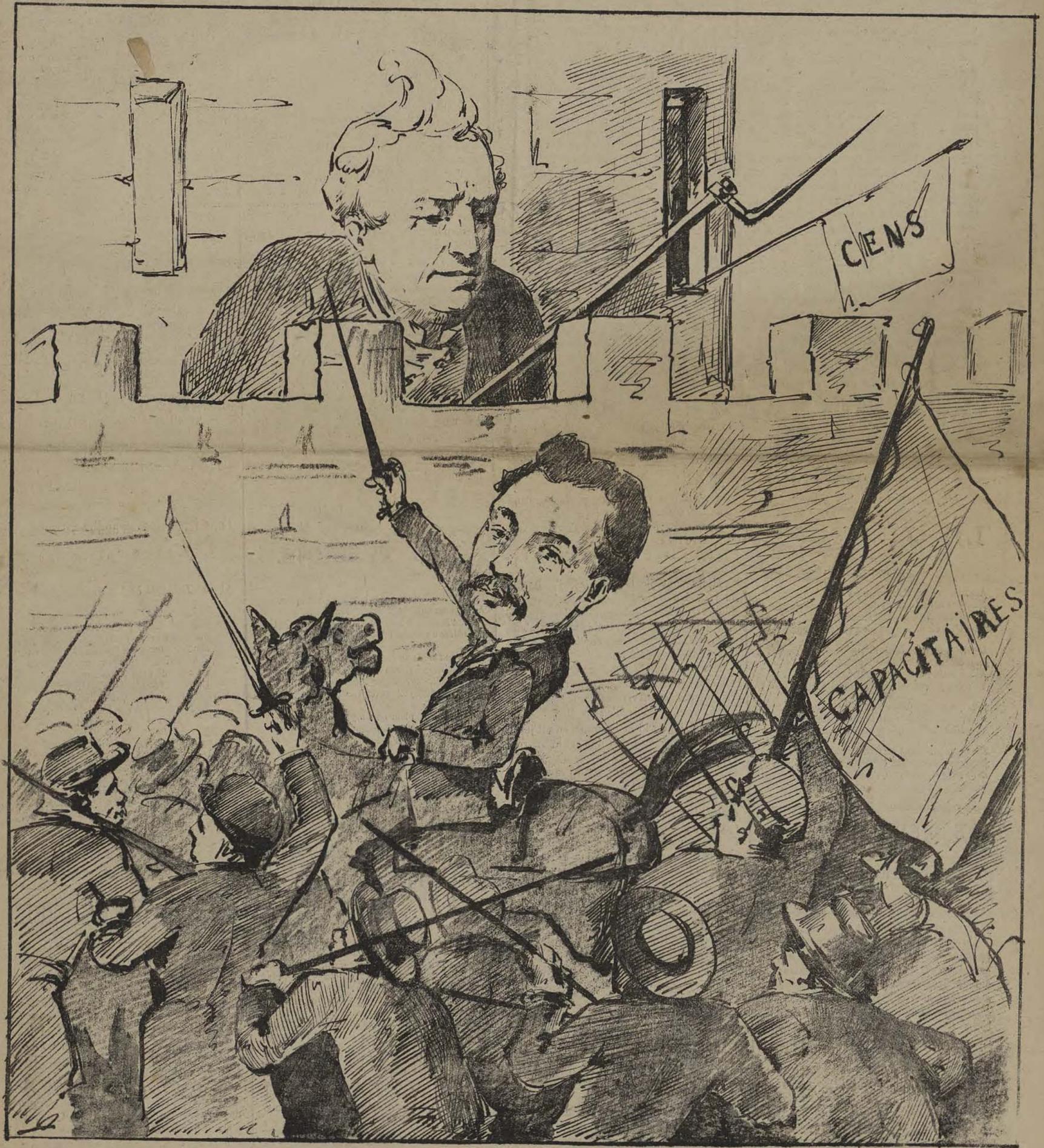
ABONNEMENT UN AN (52) 5 FRS

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

BUREAU DE LA REVUE DE LA FRETUVE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



LA BATAILLE DE L'ANNÉE 1884.

ABONNEMENT :
Un an fr. 6 00
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étude - 12
A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. 1 50
RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne 1 60

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

NOUVEL AN.

Suivant l'usage antique et solennel, je me fais un devoir et un plaisir de souhaiter à mes charmantes lectrices et à mes intelligents et nombreux lecteurs (un peu de réclamatione fait jamais de tort) une bonne et heureuse année.

C'est, du reste, tout ce que je puis faire pour eux.

Qu'on ne croie pas, d'ailleurs, que ce soit l'usage établi qui me force à formuler ces traditionnels souhaits. Je les fais simplement parce que cela me fait plaisir, mais quant à l'usage, je m'en fustige la paupière.

Je ne suis pas de ceux, d'ailleurs, qui tonnent contre le jour de l'an. J'aime tout autant ce jour là qu'un autre, ayant depuis longtemps pris l'excellente résolution de n'envoyer ma carte à personne et de ne point profiter de mes relations pour aller faire à mes amis des visites, coïncidant avec celles de l'égoutier et « du fidèle allumeur ».

Si tous ceux qui se plaignent du jour de l'an, alors que c'est de leur propre gré qu'ils s'astreignent à des visites ou à des envois de cartes lithographiées, faisaient comme moi, l'affaire serait vite réglée.

Pour ma part, je me considérerais comme l'avant-dernier des Jocrisses (je dis l'avant-dernier pour ne décourager personne) si, réprochant l'envoi des cartes et les visites du jour de l'an, je me soumettais à une coutume, non barbare, mais inepte.

(On conviendra que ceci est une façon assez adroite d'éviter les dépenses inutiles).

CLAPETTE.

A la mémoire de Patrick O'Donnell

LE JUSTICIER

SONNET

Anglais, tu seras donc toujours lâche et perfide !
Rampant devant le fort, dur avec l'opprimé ;
Toi seul tu sais frapper l'ennemi désarmé ;
Tout s'achète et se vend chez toi, race cupide !

L'Inde au soleil brûlant, l'Irlande au sol aride
Font entendre le cri de leur peuple affamé ;
Mais à toute pitié ton cœur reste fermé ;
Tu n'écoutes jamais que ton orgueil stupide.

Mais quand tu couvres d'or, l'ignoble délateur,
Lorsque tu fais périr sur le gibet infâme
Le patriote ardent que la justice enfamme

Souviens-toi, quand ainsi tu forçais à l'honneur,
Que ces actes honteux le monde entier les blâme
Et du sang du martyr, qu'il peut naître un vengeur.

BLANCO.

LES DIEUX RIDICULES.

N^o 1.

Le dieu des souhaits.

Les dieux poussent comme les verrues ;
plus on en supprime plus il en vient.

En voici un, par exemple, qui pour ne pas dater d'hier, n'en est pas moins ridicule. Ce n'est pas que je veuille le moins du monde brûler cet idole et porter ailleurs mon encens. Non ! je constate l'existence d'un travers qui est mien aussi. Comme ce brave Grasmé, criant à la folie sans avoir l'air de se douter de la sienne qui, tout bien compté, valait sans doute celle de ses lecteurs.

Voilà pourquoi je commence par vous souhaiter, lecteur, un tas de bonnes choses inconnues pour moi et que vous pourriez espérer.

Je ne trouve rien d'embarrassant comme de souhaiter des choses inconnues à un lecteur également mystérieux. Car, franchement, qu'est-ce qu'un lecteur ???... Il peut être beau, il peut être laid, apoplectique, juif, maigre, ce peut être une jolie femme ou

une timide pensionnaire rougissant à la lecture de Clapette païen... Lecteur ! c'est tout un monde invisible et mystique de « vérolé précieux » d'ivrognes, de héros, de martyrs, de vertus ! d'hommes semant l'or aux vents du ciel, de gueux rapés, d'artistes, de pansards, des rougeauds, des rentiers rachitiques ou à l'abdomen boursofflé.

Que diable, voulez-vous souhaiter à cette cohorte ? La beauté ? Mais si le « lecteur » est une diva resplendissante, si c'est la vierge pâle et blonde de Musset, si c'est un Adonis moderne, le vœu est au moins inutile ; par contre, si l'individu en question louche, s'il a le nez bourgeonnant ou en trompette, le vœu sincère pour l'obtention d'un nez aquilin, ou des traits réguliers devient une utopie, un paradoxe. La richesse ? Mais en ces temps-ci, l'or est un triste apanage, songez donc aux socialistes !... les premières lueurs révolutionnaires teintent le ciel politique ! La couronne ?.. horreur !!! la dynamite est inventée !

Longue vie ? Mais encore une fois tonnerre ! à qui parlez-vous ?

Si le lecteur est un carafon, s'il se sent l'envie de se jeter sous le Pont-Neuf ? — Longue vie ? Oh ! mon cher lecteur, voilà trente ans que je souhaite la chose à mes amis. Ça n'a pas empêché les neuf dixièmes de ces « pôvres âmes » de s'en aller *ad patres* de se casser le cou, de se faire hacher, ou tout au moins écraser vulgairement par un omnibus.

C'est un vrai nœud gordien !

Je n'y vois que la solution d'Alexandre, le trancher ! détruire les souhaits ! c'est à quoi je travaille pour le moment sans le moindre espoir de réussite, d'ailleurs, et simplement pour fournir mon nombre de « lignes ».

En attendant, lecteurs, je m'évertue à faire des vœux pour vous ; justement Com-merson vient à mon aide et j'aime à vous dire avec lui :

« Soyez heureux... c'est là le vrai bonheur ! »

Maintenant j'entre en lice, j'ai devant moi un dieu fort... le dieu des souhaits, une idole rivée à son autel par une traïtion de quelques siècles. Et de vrai je ne puis m'empêcher d'admirer un peu ce dieu impossible qui vit depuis si longtemps !

Mais voilà que je ne puis m'empêcher non plus de découvrir que si le dieu vit, les sacrificateurs le font vivre et par là même c'est à ceux-ci que je dois m'en prendre...

Labour ingrat ! mais le sort en est jeté ! D'abord je ne vois rien de fort extraordinaire dans cette arrivée du premier janvier (à part quelques quittances vous savez... un détail !) j'ai beau me creuser je n'y découvre pas matière à un phénomène, il me faut donc croire à la joie, à l'étonnement traditionnels !

Un jour dans un cerveau quelconque (peut-être un esprit entreprenant) naît cette idée-ci : L'an arrive... je vous le souhaite heureux !

Et voilà que tous les siècles emboîtent le pas derrière cet ingénu et font chorus pour dire : bon an ! bon an !

Vous avez beau être esprit fort, indépendant, positif, il faut subir ce supplice, c'est le spectre de Banco, la statue du commandeur, c'est une fatalité ! Et non seulement vous l'endurez, mais vous le faites endurer à tous vos proches !

« Bonjour mon oncle ! que l'commerce aille fort, qu'on vive long et toutes sortes de prospérités... »

Ainsi soit-il.

L'oncle qui est brave homme, vous envoie intérieurement à tous les diables, mais il s'incline devant l'idole, il vous verse un vieux bordeaux, il enrage ! comme s'il versait son propre sang. Vous mangez un pain grec, vous rebrabonnez dix souhaits avec accompagnement de vœux ardents, puis au revoir ! L'oncle meurt dans le courant de l'année, d'une attaque d'apoplexie, vous héritez, tout heureux de la providence ne vous ait point pris au sérieux le jour de l'an.

Où bien c'est chez une connaissance distinguée, chez une cousine germaine, chez un parrain mélomane, chez une douairière moralisatrice que vous allez ainsi mentir effrontément.

A ces personnes que très souvent vous détestez du fond de l'âme, mais avec qui, pour une raison quelconque, vous tenez à conserver de soi-disant bonnes relations, vous allez dire :

Vivez comme Mathusalem, soyez Crésus ou Bisschoffsheim, que vos affaires marchent sur des roulettes...

Alors que vous donneriez dix ans de votre vie pour les voir se jeter par la « fenêtre du désespoir », alors que vous les voudriez sur le pavé ou sur les bancs d'un tribunal de commerce.

Vous, le traître, le fourbe... Vous buvez leurs vins avec onction, vous croquez leurs galettes, en riant sous cap, vous acceptez ému les étrennes, vous faites l'aimable vous demandant sur quelle jambe vous danseriez bien pour être spirituel et attendrissant.

Mais c'est tout simplement infâme !

Je parle par expérience.

C'est peut-être pourquoi je suis impartial et je ne serais pas étonné d'entendre mon confrère Clapette s'écrier dans une chronique à venir, comme à propos du réveillon :

« L'année que j'attendais... c'était un Madère capiteux ! »

Après cela, peuples, continuons à nous souhaiter, mutuellement, (bien que la chose ne soit guère efficace) toutes sortes de vies à la rose, des vies d'archanges et de nababs.

Tant que j'y suis, je souhaiterais au *Frondeur* le plus d'années possibles, autant à l'« homme qui lance des cailloux » à tous les abonnés présents et à venir et à moi-même.

L. HILARÈS.

LES TRIBUNS.

Le peuple a vu passer des hommes énergiques,
Au masque impérieux chargé de volonté,
Parlant haut dans leur force et dans leur majesté
Pour tirer du sommeil les races léthargiques.

Jetant aux vents du ciel des syllabes magiques,
Leur verbe, qui vibrait d'une âpre charité,
S'emplissait, pour venger l'idéal insulté,
De glaives menaçants et de buccins tragiques.

La foule a retenu leur nom mystérieux,
Et le lance parfois en échos glorieux
Dans l'acclamation d'une ardente victoire.

Le marbre légendaire où vit leur souvenir
S'élève sur le seuil éclatant de l'histoire,
Et leur geste indigné traverse l'avenir.

ALBERT GIRAUD.

Horizons Nouveaux

Un amoureux bien étonné ça été M. Edgard Delabranche qui, jeudi soir, quittant au premier acte sa *Lucie* adorée et la laissant maigre comme un clou, la retrouvait au second acte grasselette et se portant à ravir. De là, sans doute, la colère de M. Edgard Delabranche qui reproche à sa belle d'avoir engraisé de la sorte pendant son absence. La famille se mêlant de l'affaire, M. Edgard eng... comme du poisson pourri les parents de sa future antérieure. Celle-ci alors, attribuant tout le mal à M. Arthur Briant — qui lui avait conseillé de se nourrir de son en l'absence d'Edgard — occit le dit Briant d'une façon briante (pardon !) puis meurt bientôt elle-même de désespoir de si bien se porter. Finalement, M. Delabranche, désespéré à son tour d'avoir causé tout ce mal, se brûle — d'un coup de poignard — ce qui lui reste de cervelle.

Tel est, en peu de mots, l'histoire de la représentation de jeudi au Théâtre royal. Au premier acte, *Lucie*, c'était la nouvelle chanteuse légère, Mlle Menjaud, une Sarah Bernhardt (la voix d'or exceptée).

Seulement, cette malheureuse, manifestement insuffisante pour chanter *Lucie*, dû se retirer à la fin du 1^{er} acte et Mme Gally reprit le rôle de *Lucie* au point où l'avait laissé Mlle Menjaud. Cette substitution, naturellement, a fait le plus singulier effet, mais elle a le mérite d'ouvrir des horizons nouveaux.

Pourquoi n'étendrait-on pas le système à tous les ouvrages.

On ferait jouer, à chaque artiste, l'acte où la scène convenant le mieux à sa voix, un autre chanterait l'acte suivant et l'on obtiendrait ainsi des exécutions particulièrement brillantes.

Ainsi, par exemple, dans les *Huguenots*, M. Maire chanterait la romance « plus blanche que la blanche hermine » très bien écrite pour sa voix, puis serait immédiatement remplacé par M. Delabranche qui chanterait le reste de l'opéra. Dans *Aïda*, M. Maire pourrait encore chanter les premiers actes, mais envoyer à sa place aux bords du Nil, M. Delabranche qui s'y trouverait plus à l'aise.

Enfin, on sait avec quelle difficulté M. Maire — chanteur excellent — dit le dialogue. Eh bien, pourquoi, dans chaque opéra-comique, ne chargerait-on pas, M. Badioli, par exemple, qui est très bon comédien, de jouer une partie des rôles de M. Maire ? Celui-ci chanterait et M. Badioli dirait le poème ; au besoin même M. Maire pour ne point avoir la peine de se mettre en costume pourrait chanter dans la coulisse, tandis que M. Badioli ferait les gestes en rapport avec le morceau. Nous pourrions même avoir ainsi le plaisir d'admirer tous les soirs M^{me} Gally, qui pourrait jouer tous les rôles indistinctement, en chargeant simplement tantôt M^{me} Martinon, tantôt M^{me} Sholdgi de chanter derrière la toile.

Ce serait peut-être là du Gallymathias, mais au moins nous aurions la satisfaction de voir appliquer, même au théâtre, le plus grand principe moderne de l'économie politique : la division du travail.

CLAPETTE.

Conseils d'une grand'mère moderne

ancienne habilleuse d'un Théâtre de genre.

Air de *Reine Bobèche*, dans *Barbe-Bleue*.

Conserve ton innocence,
C'est la valeur qui, de nos jours,
Pour entrer en jouissance,
Doit primer dans les plus hautes cours.
Pas de Krach fait par complaisance,
Et surtout bien te méfier
Des décaqués pleins d'artifices,
Lesquels, sans bourse délier,
Voudraient pêcher tes écrevisses
En cabinet particulier.

Lorsque pourtant ton innocence
D'un trop gros poids te pesera,
Choisis à point dans la finance
L'homme au sac qui la cueillera ;
Et jamais trop de méfiance
Notamment si c'est un banquier.
Mais dame ! s'il offre à tes prémisses
Voiture, hôtel et mobilier,
Laisse pêcher tes écrevisses
En cabinet particulier.

Ce bon M. Warnant

Avant-hier un individu, se disant envoyé par M. le représentant Warnant, s'est présenté à l'imprimerie du journal et a demandé le nom de l'auteur de l'article intitulé « nos bons juges ».

Comme je n'étais pas là je n'ai pu donc répondre à M. Warnant que je l'autorise absolument à me considérer comme étant l'auteur de la tartine en question.

Seulement, j'ajoute que je ne vois pas en quoi cela regarderait M. Warnant — qui profite de sa ressemblance avec Don Quichotte pour se fourrer dans toutes les bagarres où il n'a que faire.

M. Warnant n'est pas juge, que je sache, et lui qui joue à la Chambre un rôle absolument effacé, ferait mieux de s'occuper un peu plus des affaires du pays — et un peu moins de celles des personnes qui peuvent

d'ailleurs toujours trouver chez nous — sans passer par l'intermédiaire de M. Warnant — les auteurs responsables de tous les articles possibles.

CLAPETTE.

Simple question. — Mesdemoiselles ! Avant d'accepter le premier baiser des étrennes, demandez donc à votre ami s'il vous offre un joli panier de vins assortis, que l'on peut se procurer à *Bodega* moyennant la modeste somme d'un louis.

SPIRITUALISME

L'âme des haricots ressemble à l'âme humaine. Comme elle emprisonnée aux limbes de la chair. La matière l'étreint comme un carcan de fer. Et l'exile des cieus, l'idéale demeure.

Son désir impuissant se gonfle et se débat. Dans le délire obscur des tissus musculaires. En borborèmes sourds, pleins de vaines colères. Grondements précurseurs de suprême combat.

Mais enfin s'échappant de sa matière inerte. Par l'étroit soupçonné de sa tombe entr'ouverte. L'âme des haricots s'envole vers les cieus.

En montant dans l'azur comme un chant de cigale. Charms de son parfum vague et délicieux. Ce nez de Dieu, pour qui les âmes sont égales.

Armand MASSON.

CHARADE.

Qu'on dise encore que les Liégeois ne sont pas spirituels !

Nous avons reçu sept cent quatre-vingt-trois réponses, vous entendez 783, à la charade : mon premier est un animal domestique, mon second un animal sauvage, mon troisième un ustensile de menuisier et mon tout un vilain défaut.

Seulement, sur ces 783 réponses, 782 ne valent rien ; ce sont celles qui donnent, comme mot de la charade, jalousie (chat-loup-scie).

Quant à l'unique réponse exacte, elle nous a été transmise par la lettre suivante d'un abonné intelligent :

Monsieur le Rédacteur,

Je crois avoir été assez heureux pour trouver le mot de la charade insérée dans votre dernier numéro ; c'est *char-à-banc*.

Vous direz peut-être que ce mot ne répond pas à la dernière condition. Cependant, vous n'avez pas été sans remarquer que dans la haute société, les dames se traitent assez couramment de « vieux char-à-bancs », ce qui donne à penser que ce doit être un bien vilain défaut.

Agréer, etc.

UN ABONNÉ.

L'abonné en question peut réclamer son abonnement. En attendant nous lui présentons nos sincères félicitations.

On remarquait à une messe d'enterrement que toutes les assistantes étaient vieilles. « — On voit bien, dit quelqu'un, que nous sommes à l'office des *traits passés*. »

Il y a des femmes mariées qui n'attendent que l'occasion de se séparer de leur mari. Elles prennent leur *mâle* en patience.

Un fabricant de corsets vient d'être mis en faillite. Quelle deveine ! Compter sur les *seins* de ces dames, et voir venir *celui* des créanciers !

Manche à Manche

Dix-huit ans, jolie comme un cœur, trois cent mille francs de dot, avait dit Paul Lelong à son ami Georges Hervieux, M^{lle} Clémentine Perrache l'aurait comme un gant fait sur mesure. Je sais qu'on songe à la marier. Dis un mot et je te présente.

— Où ? comment ?

— A l'Opéra-comique. Je leur donnerai une loge, tu sauras laquelle, et de l'orchestre tu pourras à ton aise étudier le plan, la coupe et l'élevation de la jeune personne. Si elle ne réalise pas ton idéal, tu resteras dans l'ombre, et il n'y aura rien de fait.

— C'est entendu.

— Au théâtre, après le premier entr'acte, nous nous trouverons au foyer.

— Mais cette présentation pourra sembler louche aux parents ?

— Non. On doit jouer la comédie chez eux et je sais qu'il cherche un amoureux ; j'ai même promis de leur en fournir un : ce sera toi.

Les choses ainsi arrangées. Georges attendit de pied ferme la convocation.

Quinze jours se passèrent sans qu'il vit rien venir. Voulant savoir où en était la négociation, il prit un tramway de la ligne sud pour aller chez Lelong.

Il pleuvait ferme, cette matinée-là. Deux fois de suite, le jeune homme, assis dans l'intérieur de la voiture, avait donné sa place à des dames debout sur la plate-forme ; puis des voyageurs étant descendus devant l'église des Invalides, il put se placer de nouveau à l'entrée du tramway.

« Cette fois, je ne bouge plus, se dit-il. Je suis mouillé, transi : assez de sacrifices à la galanterie. »

Plus loin, une grosse dame monta précipitamment et voulut pénétrer dans l'intérieur. « Debout sur la plate-forme ! » lui cria le conducteur. Elle jeta des regards navrés sur les places occupées et particulièrement sur celle de Georges, qui se trouvait seul de son sexe au milieu de quinze femmes.

Le jeune homme se raidit : « Non, non, pensa-t-il, je reste ! Il faudrait renoncer à monter en tramway si par la pluie et le froid on devait toujours rester dehors. Si c'était une jolie femme encore, on y gagnerait un remerciement, un sourire... avec un rhume de cerveau ; mais pour cette motte de graisse, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle... Tu as beau me regarder d'un air suppliant, c'est comme si tu te chauffais. »

Peu à peu les regards de la voyageuse cessèrent d'implorer ; ils devenaient sombres, méprisants. Elle murmuraient entre ses dents des mots entrecoupés :

— La politesse du jour... Le respect de l'âge et du sexe... On laisse une faible femme exposée à toutes les intempéries... et l'on se gobe sans daigner prendre pitié de ses souffrances... C'est honteux, c'est révoltant !... Ah ! nous vivons à une bien vilaine époque !

Impatienté de ces attaques on ne peut plus directes, Georges dit :

— J'ai déjà donné ma place deux fois, madame ; vos insinuations ne peuvent donc m'atteindre.

— Ne pas faire son devoir jusqu'au bout, répliqua la voyageuse, c'est exactement comme si l'on ne faisait rien.

— Les personnes que j'ai obligées ne sont pas de cet avis.

— Vous permettez bien à celles que vous laissez sous la pluie de ne point le partager.

— A votre aise, je permets.

— C'est heureux !... Si le ciel m'avait donné un fils, j'aurais mieux élevé que certains jeunes gens.

— Je lui aurais inculqué le respect d'un sexe auquel il doit sa mère !

— Avec la noble mission de protéger...

— La veuve et l'orphelin ? ricana Georges. Malheureusement, je ne suis pas avocat.

— Il n'est pas nécessaire d'avoir fait son droit pour être poli.

— Ici, c'est peut-être moi qui manque à la litteuse ?

— Et de la façon la plus absolue !... At !... at !... atch !... J'en sais qui laisserait mourir les gens sans leur offrir un verre d'eau !

Georges eut l'infamie de répliquer en souriant :

— Au moins j'ai la consolation de penser qu'ou vous êtes... ce n'est pas l'eau qui vous manque.

— Le bourreau raille donc sa victime !

— Assez, madame, assez !

At !... at !... Si je meurs, monsieur, c'est à vous que je le devrai... At !... atch !

— Vous m'ennuyez à la fin !

— Frappez-moi si vous l'osez ! Vous n'avez pas grand peine à m'achever... Vous m'avez trop bien commencée ! At !... at !...

L'éternement de la grosse dame se perdit dans le bruit que fit la porte en se fermant : Georges coupait ainsi cours à cette agréable conversation. Mais à travers la vitre les yeux de son interlocutrice ne cessèrent de le fusiller jusqu'à la dernière station du tramway.

En montant chez Lelong, Georges riait encore de l'exaspération de sa grosse ennemie. Là il apprit que les pourparlers aboutiraient prochainement à l'entrevue demandée : il verrait et se ferait voir.

En effet, la semaine suivante on le convoqua à l'audition de la *Dame blanche*. La lettre lui donnait le numéro de la loge avec la description détaillée de la toilette de M^{lle} Clémentine Perrache.

Quand elle parut, il bragua sa jumelle et vit que son ami, loin d'avoir exagéré la beauté de la jeune personne, était plutôt resté en deçà.

Blonde, mince de taille, corsage virginalement épanoui, dents de perle, sourire gracieux. Une dame âgée, sa mère, placée à côté d'elle sur le devant de la loge, regardait fréquemment du côté de l'orchestre.

L'empressement que Georges mit à aller au devant de Lelong à son entrée au foyer, prouva à celui-ci que le poisson avait mordu à ce délicieux appât.

— Exquise, ravissante, divine !

— Alors je te présente ?

— Tout de suite ! Allons, allons !

La mère et la fille accueillirent le jeune homme avec une politesse souriante. Il comprit vaguement que la première impression lui était favorable. Sa canserie eut le même succès : M^{lle} Clémentine se retourna fréquemment pour mieux l'entendre... et le voir.

A un mot dit par lui, la dame âgée répondit qu'elle n'était que la tante de la jeune fille.

— Madame votre mère serait-elle malade ? demanda Georges à Clémentine.

— Elle vient de l'être, monsieur, une grippe atroce ! La chaleur de la salle ayant provoqué un accès de toux, elle est sortie pour chercher un peu de fraîcheur. Mais elle va rentrer avant le lever du rideau.

Ayant cessé de tousser, M^{me} Perrache, sachant qui elle allait trouver dans la loge, entra le sourire sur les lèvres... Ah ! il n'y resta pas longtemps, car à la vue de Georges ses yeux lancèrent aussitôt des éclairs sinistres... La mère de celle qu'il se sentait si disposé à aimer n'était autre que la grosse dame du tramway.

— Mon excellent ami, monsieur Georges Hervieux, dit Lelong en le présentant à M^{me} Perrache.

— Oh ! je connais monsieur, répliqua-t-elle d'une voix sifflante. J'ai eu le plaisir de le rencontrer et de causer longuement avec lui dans une voiture publique. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? dit-elle à Georges. J'ai même failli en mourir... de cette conversation-là ?

Le jeune homme ne savait quelle contenance tenir ; les autres se regardaient sans rien comprendre à l'amertume de M^{me} Perrache.

Puis elle ajouta avec une rage croissante :

— Vous m'avez laissée à la porte l'autre jour... A moi de vous y mettre ce soir. Sortez, monsieur !

Georges s'inclina et sortit de la loge avec Lelong.

— C'est donc toi le héros de cette sottise histoire ? demanda celui-ci. Le monstre du tramway ?

— Hélas !...

— La maman Perrache est rageuse.

— Je m'en suis aperçu... Quel malheur !... Sa fille me charma !

— Voilà le mariage...

— A vau-l'eau.

— Non, reculé simplement.

— Comment !... Tu le crois encore possible ?

— Certain !... Elle s'est vengée : vous êtes manche à manche. Et puis je la connais, elle ne t'a pas tout dit, et pour te faire savourer le reste, il faut bien que tu deviennes son gendre.

LOUIS LEROY.

Pschutt.

SONNET

Si l'homme descend du singe, c'est celui-ci qui ne doit pas être fier de ses descendants. Un motus n'est pas un.

Trois ou quatre fois l'an quelque illustre imbécile habitant à Paris, dans son puissant cerveau pour épaler les sots découvrir un mot nouveau qui prendra son essor à l'instant par la ville.

C'est « pschutt » ou bien c'est « v'lan ». Mieux qu'une chose utile

Il franchira les monts plus vite que l'oiseau.

Répété par la foule, il étend son réseau ;

Hier un seul idiot ; demain ils seront cent mille.

Comme l'homme est donc grand ! Ecoutez ce qu'il dit,

Voyez cet animal recouvert de fin linge,

N'a-t-il pas un microbe enté sous la ménagerie ?

Je l'avoue humblement, je rage de dépit.

Et quand j'entends parler cet être décrépité

Je dis avec Darwin : l'homme descend du singe.

BLANCO.

NOS THÉÂTRES

Pavillon de Flore.

Ce que c'est tout de même que l'influence de la grande musique !

A peine la prestigieuse *Mascotte* a-t-elle fait son apparition sur l'affiche, que les spectateurs s'entassent, s'empilent dans la salle du Pavillon comme des rolmops dans un tonneau.

Et quel religieux silence s'établit lorsque la jeune Bettina prononce le sacramentel « ô mon Pippo, mon Pippo ! » qui précède le classique duo des dindons gloussants et des moutons bêlants. Comme on sent qu'il va se passer quelque chose de solennel !

Plaisanterie à part, il faut convenir que, plus que toute œuvre du même genre, la *Mascotte* a le don de plaire à la foule et que M. Ruth a eu mille fois raison de reprendre le « chef-d'œuvre » — hum ! — du maestro Audran — le Meyerber des Batignolles !

L'interprétation de la *Mascotte* explique, d'ailleurs, très bien le regain du succès de cette œuvre populaire.

La *Mascotte*, c'est Mademoiselle Zélo-Durand — une jeune Bettina tirant le meilleur parti d'un physique agréable et d'une voix qui ne l'est pas moins. Au second acte notamment, M^{lle} Zélo-Durand nous a prouvé — avec le concours d'une robe agréablement décolletée — qu'elle possédait même l'ut de poitrine... extérieurement surtout. Le public

(1) Je regrette d'avoir oublié son nom.

a fait cette constatation avec un plaisir peu déguisé ; le proverbe « comme on connaît les saints on les adore » est toujours vrai...

M^{lle} Zélo-Durand ne se contente pas de bien chanter ; elle joue aussi très gentiment et le succès qu'elle a obtenu est du meilleur aloi.

M. Villard, le Pippo de la chose, s'est très bien tiré d'affaire. Il a notamment très bien chanté l'air « des Mascottes » au premier acte, et au troisième s'est fait vivement applaudir après sa romance du baiser.

M^{lle} Warnots, toujours charmante, nous a fait admirer des toilettes très fraîches — et une voix qui ne possède pas la même qualité à un égal degré ; M^{lle} Warnots paraissait, en effet, un peu fatiguée. Elle a, néanmoins, joué avec grâce le rôle de Fiametta. Un peu plus de nerf et ce sera très bien. Une autre observation encore : M^{lle} Warnots est distraite et souvent — trop souvent même — il lui arrive de chercher ostensiblement dans la salle son Pippo — alors que celui-ci se trouve cependant à côté d'elle, sur les planches. De pareilles distractions nuisent trop à l'action — et surtout déplaissent par trop au public — pour qu'une artiste intelligente, comme M^{lle} Warnots, ne se surveille pas désormais.

M. Victor — il faut avoir le courage de le dire — n'a pas, loin s'en faut, la finesse qu'il faudrait pour jouer le rôle de Laurent XVII — cette bonne ganache couronnée — de façon à nous faire oublier les Minne et les Schmid qui ont créé chez nous les rôles de ce genre. Les effets de M. Victor sont trop gros, trop uniformes et, avec lui, le bailli des *Cloches*, le premier ministre du *Jour et la Nuit* et le souverain baroque de la *Mascotte*, se ressemblent par trop pour qu'on puisse trouver quelque plaisir à voir une création — qui est toujours invariablement la répétition d'un rôle précédemment joué.

MM. Urbain et Valot ont été très bons. La plupart des pages remplissent très agréablement leurs rôles — et leurs maillots (M^{lle} Sandre, la Sarah Bernhardt de la rue Surlin, est priée de ne pas demander la parole pour un fait personnel) ; les chœurs et l'orchestre ont été excellents.

Quant à la mise en scène, elle est très soignée. Les costumes surtout sont charmants — et de beaucoup plus beaux même que ceux qui nous ont été exhibés sur de plus grandes scènes.

C'est donc un vrai et franc succès et nous serions prêts à louer sans réserve M. Ruth, si l'intelligent directeur du théâtre de la rue Surlin, ayant en fin de compte des spectateurs occupant les fauteuils de droite, se décidait à faire enlever l'abominable perche horizontale qui gêne l'admirable perspective du buffet, où pontifie le maestro Jacques.

CLAPETTE.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 30 décembre 1883

La *Traviata*, opéra en 4 actes, musique de Verdi.

Le *Chalet*, opéra comique en 1 acte.

Lundi 31 décembre

Relâche pour répétition du *Prophète*.

Mardi 1^{er} janvier

Aïda, grand opéra en 4 actes et 7 tableaux, paroles de Du Locle et Nuitter, musique de Verdi.

Théâtre du Gymnase

Direction G. Rey de Blaye.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. 7 0/0 h.

Dimanche 30 décembre 1883

Le *Bossu*, grand drame en 5 actes.

La *Cagnotte*, comédie en 4 actes.

Lundi 31 décembre

La *Jennesse des Mousquetaires*, drame.

Mardi 1^{er} janvier

Vingt ans après, drame, suite des *Mousquetaires*.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 30 décembre

La *Mascotte*, opéra comique en 3 actes, musique de Ed. Audran.

Les *Deux Orphelines*, grand drame en 5 actes et 8 tableaux, par Dennery et Cormon.

Lundi 31 décembre

La *Mascotte*, opéra comique en 3 actes.

L'été de la *Saint-Martin*, comédie en 1 acte.

EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, h. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Les *Paveurs mélomanes* ; le professeur *Biennow* et ses 10 enfants ; la famille *Julia Albert*, chanteuses et danseuses anglaises.

Débuts de *Miles Birbes* et *Fontana*, chanteuses comiques de genres.

Chansonnettes par M. Chemin. Orchestre.

Prix des Places :

Réservées et Loges, fr. 1-75. — Premières fr. 1-00

Galleries, fr. 0-75.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

MOS SOUHAITS DE BONNE ANNEE

A collection of hand-drawn envelopes and cards, each containing a wish or a small illustration. The wishes are written in French and include:

- Envelope 1:** A Mme de S. Un Cataplasme
- Envelope 2:** A DEY AER le grade de major.
- Envelope 3:** Au Cercle équestre d'être un peu maître à cheval sur le règlement
- Envelope 4:** A l'avocat L. une mascotte bien portante
- Envelope 5:** Au Joliet R. Une escabelle pour monter sur son cheval.
- Envelope 6:** Aux progressistes Liégeois, un chef sérieux
- Envelope 7:** Au vestraire libéral; des hollandais à l'œil
- Envelope 8:** A l'abbé Kaway un libretto indou
- Envelope 9:** A Brummelin un blason authentique
- Envelope 10:** A Krouké un petit cralle avec ou sans blason
- Envelope 11:** A M. X... un peu plus de retenue
- Envelope 12:** Aux Combattants de 1830. Du pain
- Envelope 13:** Aux Jouisseurs de Liège des vendanges comme celle-ci
- Envelope 14:** A M. Fabry - Bossuis un engagement à l'opéra

Illustrations include a small portrait of a woman, a glass on a saucer, a ladder, a coat of arms, a book, and a portrait of a man in a circular frame.